

La Soufrière de la Guadeloupe : nature, paysage et territoire dans la littérature antillaise (xv^e-xx^e siècles)

CATHERINE BENOÎT

« Ah non, la Soufrière ce n'est pas un paysage. C'est une montagne. C'est elle qui dirige le pays. Elle est le cœur du pays. Sans elle on ne peut pas vivre. C'est elle qui apporte l'eau aux rivières. D'ailleurs si dans un endroit il n'y a pas de Soufrière alors il n'y a pas d'eau. Elle distille l'eau de mer qu'elle rejette comme eau douce vers les rivières. C'est l'eau de mer qui nourrit la Soufrière. La Soufrière a adopté l'eau de mer. C'est une chose de Dieu. L'eau de mer remonte vers elle, et elle envoie l'eau filtrée, l'eau douce vers la mer. À Saint-Martin, à la Désirade, les hommes ont réussi à fabriquer de l'eau que l'on peut boire. Ce sont des machines. Comment on dit ça, ce sont des inventions. Mais cette eau n'a pas le bon goût de l'eau que la Soufrière fabrique et qu'elle envoie vers les rivières. Tout cours d'eau est branché sur la Soufrière. »

M. L. 75 ans, Vieux-Habitants, mars 1995 (1).

1. « A non, la Soufryè pa on pèyizaj. Sé on montagn. Sé li, i ka gouvèné pèyi-la. Sé-y ki kyè a pèyi-la. San li ou pé pa viv. Sé-y ki kapab dlo-la-mè. Sé li i ka ba tout lé riyè dlo. Alò si i pa ni on Soufryè on koté, alò i pa ni dlo. I ka distilé an la mè, é i ka voyé on riyè é i ka ba-w dlo-dous. Sé dlo-lan-mè ka nourri la Soufryè. I ka adopté lanmè. Sé biten a Bondyé. I ka alé. Dlo-lan-mè ka kapab monté-y, é i ka ba voyé dlo-dous-la an riyè-la. Sé kon Senmaten, la Désirad, yo kapab kréé dlo-pou-bwè, ce sont des machines, comment on dit ça, ce sont des inventions. Mé i pa ni bon gou, kon la Soufryè ka fabriké dlo é voyé an riyè. Toute branche an riyè, i ka adapté en Soufryè ».

L'EXPÉRIENCE DE LA TERRITORIALITÉ est régulièrement déniée aux sociétés de la Caraïbe, et ce de deux manières. Soit on considère qu'elles n'ont pu produire un territoire faute de relation fondatrice à l'espace et au milieu environnant imposés dans le cadre de l'exploitation esclavagiste, soit on pense qu'elles sont détachées de cette volonté du fait d'une capacité spontanée et quasi essentielle à s'ouvrir à l'altérité et à d'autres espaces. Or, si nous considérons avec Joël Bonnemaïson que le paysage est l'expression concrète qu'une société donne à sa relation à l'espace et à la nature (Bonnemaïson, 1985), il apparaît que les descriptions paysagères de la littérature contemporaine des Antilles françaises traduisent une appropriation des espaces insulaires. Cette appropriation littéraire a une histoire. C'est ainsi que la nature guadeloupéenne n'a pas été décrite comme paysage avant la fin du XVIII^e siècle. Les écrits de Christophe Colomb et de ceux qui l'accompagnaient découvrant l'île abordée le 4 novembre 1493, tout en insistant sur le caractère grandiose des éléments du relief et des cours d'eau, la générosité et la fertilité de la nature, ne fournissent pas de description paysagère. Il faut attendre le début de la colonisation, avec l'installation française en 1635, pour que l'environnement de l'île soit



Vue depuis le sommet de la Soufrière.
Au premier plan le cratère de la citerne, à l'arrière plan les îles de Marie-Galante, des Saintes et de la Dominique.
(cliché C. Benoit, février 1998)

décrit. Ce n'est que bien plus tard que la description paysagère peut être analysée comme un des fils conduisant à l'écheveau sans cesse travaillé de la territorialité, entendue comme la relation sociale et culturelle qu'un groupe entretient avec la trame des lieux et des itinéraires constituant son territoire (Bonnemaïson, 1981).

La mise en scène du volcan de la Soufrière dans les textes des chroniqueurs des débuts de la colonisation puis des romanciers montre comment le paysage est une construction culturelle – l'interlocuteur dont je cite les propos en exergue de ce texte ne considère pas quant à lui que la Soufrière est un paysage. Le paysage est avant tout « une chevelure d'arbres » alors que le volcan est une montagne désertique – dont la description a fini par signifier une conquête et une appropriation de la nature par des groupes extérieurs à cet environnement.

Les relations du XVII^e siècle : maîtriser le milieu

Prévue au départ pour être une colonie de peuplement, la Guadeloupe devient, du fait de la maîtrise de la fabrication du sucre, une colonie d'exportation soumise au régime du mercantilisme et de l'exclusif. Les sources imprimées qui rendent compte des premiers temps de la présence française du début du XVII^e siècle jusqu'à la mise en place du système de l'habitation dans les années 1670 sont des relations, à la fois histoires naturelles qui fourmillent de renseignements sur la flore et la faune que les Européens découvrent, des descriptions de la vie des différentes communautés en présence, et des récits de l'installation française.

L'Histoire générale des Antilles habitées par les Français, du père Jacques Du Tertre, parue en



Les exhalaisons de soufre du volcan

(cliché C. Benoît, février 1998)

1667-1671, fournit la première mention de la Soufrière. Le père Du Tertre rapporte les débuts de la colonisation française, à une époque où la cartographie est au service de la conquête. La Guadeloupe est « la plus belle, la plus grande et la meilleure » de toutes les Antilles françaises. La beauté et les qualités de l'île reposent sur l'abondance des rivières, de surcroît navigables, et des cascades, sur la qualité de l'eau.

La nature guadeloupéenne, et plus particulièrement la rivière, est pour Du Tertre, source de plaisirs : celui du repos, de la sieste, de la vue (« il n'y a rien aussi qui ne contente plus la vue, que ces petits ruisseaux »), et du goût de l'eau (« les rivières sont de petits paradis »). En revanche les débordements de la nature, comme les crues des rivières, et la nature montagnaise de l'île ne sont pas appréciés. Le volcan de la Soufrière est même comparé à « une gueule de l'enfer ». Souvenir des lectures de Dante ?

« Le cœur de l'île que je n'ai pas décrit, n'est composé que de très hautes montagnes, de rochers affreux et d'épouvantables précipices. (...) Au milieu de l'île, tirant un peu vers le midi, se trouve la célèbre montagne de la soufrière, dont le pied foule le sommet des autres et qui s'élève très haut dans la moyenne région de l'air, de sorte que si on était sur le haut de cette montagne, on aurait le plaisir de voir former les nuages et d'entendre gronder le tonnerre sous ses pieds. Cette montagne est presque ronde ; au-dessus de la plate-forme s'élèvent deux petites éminences, comme deux petites pointes de roches, distantes de vingt ou trente pas : un côté du sud, l'autre côté du nord ; celle-ci semble être une gueule de l'enfer, ou une cheminée du Montgibel (2), fumant comme une fournaise enflammée, même dans les nuits les plus sereines, on voit cette fumée entremêlée de petites flammes » (Du Tertre R.P. 1667-1671 (éd. revue et augmentée de 1654), II : 36).

2. Le Montgibel est l'Etna.

Le père Labat, dans son *Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique*, dont la première édition date de 1722, est le premier à rapporter une excursion à la Soufrière. D'autres avant Labat s'étaient rendus sur le volcan. Labat y fait dans son texte une rapide allusion : des esclaves avaient pour habitude d'aller y chercher du soufre. À l'image de l'ensemble de son œuvre, le père Labat insiste sur les difficultés de l'entreprise liées aux caprices de la nature, sur la raison première de toutes ses entreprises, savourer de bons repas. Tout comme chez Du Tertre, les faits de nature spectaculaires aux yeux d'un public européen sont indiqués, faits dont la véracité tient au fait qu'il en est le témoin oculaire et ce d'autant que la plupart du temps il contredit ses prédécesseurs. L'ascension du volcan ne se prête pas aux descriptions paysagères quand bien même les îles environnantes apparaissent au fur et à mesure de l'escalade, et qu'au sommet on puisse « jouir d'une belle vue ». Enfin, l'un des buts de l'entreprise est de signifier la colonisation française de l'île, par un drapeau planté au sommet du volcan.

Si Labat ne décrit pas les panoramas qui semblent, malgré tout, retenir son attention au moins le temps d'un pique-nique, en revanche il précise ce qu'est une nature « affreuse » et un « beau pays ». Labat rejette violemment la composition minérale, l'absence de végétation au sommet du volcan, de surcroît source de dangers. Le « beau pays », qui se donne à voir lors de la descente du volcan, est un environnement cultivé : les ruisseaux, l'humanisation du paysage par l'agriculture, la couleur verte des champs de canne ou de tabac, sont les schèmes d'un esprit de l'époque classique. Pour les classiques, le paysage est une nature cultivée, tirée au cordeau, faite de collines aux pentes douces. Les auteurs des relations ont cette sensibilité : une certaine méfiance prévaut à l'égard de la nature tropicale, celle-ci n'étant pas encore dominée, maîtrisée par l'homme. Aux paysages naturels

et désertiques, le XVIII^e siècle préfère le paysage humain, domestiqué.

« Le Dimanche huitième avril [1696] je résolus d'aller voir la montagne de la Souphriere.

(...) Le sommet de toutes ces montagnes est pelé ; on n'y trouve que des fougeres, et quelques méchants petits arbrisseaux chargez de mousse : ce qui vient du froid continuel qui regne dans ces lieux élevez, des exhalaisons de la Souphriere, et des cendres qu'elle vomit quelquefois. (...). C'est une vaste platte-forme inégale, couverte de monceaux de pierres brûlées de toutes sortes de groseurs. La terre fumoit en bien des endroits, et surtout dans ceux où il y avait des fentes et des crevasses, où nous ne jugeâmes pas à propos de nous aller promener (...). Ce qui marque que toute cette montagne est creuse et comme une grande cave pleine de feu et de souffre qui se consume peu à peu, et qui à la fin fait afaïsser la voule, et y cause des crevasses et de nouvelles ouvertures.

« Nous demeurâmes plus de deux heures sur le Piton pour nous reposer, et jôûir de sa belle vuë en dînant, nous y plantâmes une perche de douze pieds et plus de longueur que j'avois fait apporter exprès avec une vieille tole pour servir de pavillon. (...)

« À mesure qu'on s'éloigne de ces terres brûlées en descendant la montagne, on trouve le païs plus beau. On voit de l'herbe et des arbres grands et verds, il semble qu'on tombe dans un autre monde, tant on trouve de difference entre le sommet affreux de cette montagne, tout couvert de pierres calcinées, de cendres et de souffre, et le milieu et le bas que l'on voit couverts d'une agréable verdure, arrosez d'une infinité de ruiseaux, et cultivez avec tout le soin et toute l'industrie possible. »

(Labat 1742, I : 411-414)

Les Blancs créoles : des paysages ?

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, la nature fait paysage pour la littérature. Ce sont alors les Blancs créoles, et non plus des Européens conquérants, flibustiers, missionnaires des siècles précédents qui proposent ces descriptions. Simple reflet des enjeux littéraires en Europe ? Ne fallait-il pas également être né dans l'île, ne pas avoir eu à la conquérir, résider en France, revenir quelques années dans l'île pour ressentir l'émotion et une certaine



*Le massif de la Soufrière.
Au centre de la chaîne montagneuse, la Soufrière et son nuage de fumerolles*
(Cliché C. Benoît, février 1998)

distanciation propices à la description ? Ne serait-ce pas la familiarité avec l'environnement dès l'enfance, les souvenirs d'une histoire familiale – celle de soi et de ses ancêtres – inscrits dans des lieux, pour certains la possession de terre qui conduisent sur le chemin de la territorialisation ?

La *Lettre sur un voyage aux Antilles* de Nicolas-Germain Léonard marque la naissance du paysage dans la littérature guadeloupéenne et dans la littérature sur la Guadeloupe. Adressée à une femme restée à Paris, *La Lettre* présente la Guadeloupe dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Elle décrit les paysages de l'île et les conditions de vie de ses habitants.

« Je parvins enfin au piton de la montagne. Le ciel étoit pur ; le soleil frappoit sur tous les objets ; une scène superbe et majestueuse me présenta, dans un cercle rapproché toutes les beautés d'un immense horizon. Je parcourais d'un coup-d'œil trente lieues d'espace. Les

Antilles sembloient comme des rochers épars dans l'étendue de l'Océan. Des nuages se jouaient à mes pieds, et brilloient des couleurs de l'arc-en-ciel. La Guadeloupe ne m'offroit qu'un amas de montagnes pelées, de mornes coupés par des hachures, et chargés de forêts noirâtres jusqu'aux bords de la mer, où elle s'entouroit d'une fraîche verdure. Presque tout l'île me parut sauvage, et je ne vis de cultivé que sa lisière.

« Je continuai de marcher sur le plateau, dans un terrain blanc comme de la marne et parmi des pierres calcinées dont la chaleur me brûloit les pieds. Le rocher résonnoit en beaucoup d'endroits, et il étoit criblé de trous. (...) Le bruit qui sortoit de ces bouches ressembloit à celui d'une forge ; des arbrisseau brûlés les bordoient encore, et j'en conclus qu'elles étoient ouvertes depuis peu de temps. J'observai aussi qu'un grand nombre avoit gagné le haut de la montagne, et mes nègres me dirent que ces soupiraux étoient autrefois dans des lieux plus bas. Le soufre en avoit obstrué plusieurs qui s'éteignoient ; d'autres exhaloient encore de la fumée. Toute cette partie du sol est volcanisée ; mais je n'en vis point sortir de flamme. »

(Léonard 1798, *Cœuvres complètes*, 1 : 218-236.)

Léonard cède certes au genre de la correspondance en indiquant la difficulté de l'expédition et le caractère festif de l'entreprise, mais la description annonce les expéditions scientifiques. Le paysage est décrit, les formes qui le constituent sont hiérarchisées : profondeur de champ, horizon, emboîtement des reliefs, et des zones de végétation sont détaillés. La limpidité, le goût, la température des différentes eaux sont décrits avec précision. Le paysage est animé en des jeux de clairs-obscurs par les rayons du soleil, la brise des vents. La nature que Léonard décrit lui paraît effrayante. Comme les classiques du début du siècle, il préfère les collines et les ruisseaux, aux « effroyables précipices », à la « profondeur des gouffres » dont « l'horreur » est augmentée par une rivière aux « eaux noires » qui y coule. Le désert du volcan est « une horrible solitude », la nuit tombante ne laisse entrevoir qu'une « vue [dans ce qu'elle a] d'affreux ». Les pentes du volcan « sont un pays de désolation ». La Guadeloupe vue du sommet du volcan n'est finalement qu'un « amas de montagnes pelées », de mornes « chargés de forêts noirâtres », « presque toute l'île [est] sauvage ». Seuls havres de paix : « la fraîche verdure » du littoral, et les champs au pied des montagnes. Mais à la différence des classiques, c'est en homme déçu de la société américaine, qui, dans une nature au départ déserte, a recréé les méfaits de la vie en société, en particulier avec l'esclavage, que Léonard rejette une nature qui s'est fait réceptrice aux désordres de la vie sociale. Ce n'est que lorsque la lumière naturelle, celle des éclairs, ou artificielle, celle des torches dans les cavernes, se manifeste que Léonard apprécie l'environnement tropical.

La « belle vue » du sommet, tant de fois suggérée chez les chroniqueurs, est là décrite, mais avec une certaine ambivalence. La scène est celle d'un panorama où se déploie une région, et c'est peut-être la première fois qu'un regard, porté sur plusieurs îles des petites Antilles, les considère comme telles. Le senti-

ment d'être dans une région, et non pas sur une île isolée que le regard peut saisir, est-il né ?

Les sentiments, les émotions ressentis par l'auteur à la vue des paysages sont mentionnés, analysés, et sont le prétexte d'une réflexion sur les rapports nature/campagne/ville, et l'opposition, sauvagerie/civilisation, accompagnée de propos sur les différentes « races » en présence, dont les qualités, suite à la philosophie rousseauiste, relèvent de ces catégories de la nature, du sauvage, du civilisé. En ce sens, *La Lettre* relève d'une esthétique romantique : le paysage est imprégné d'affects et d'émotions individuelles, ce que reprendra avec encore plus de force J.-H.-J. Coussin, qui publie dans la première moitié du XIX^e siècle un roman *Karukéra* qui se veut être le pendant d'*Atala* et de *René* de Chateaubriand. Pour ces deux auteurs, influencés par Jean-Jacques Rousseau et Chateaubriand, la description des paysages et de la nature est le prétexte d'une réflexion sur les méfaits de la civilisation.

Daniel Maximin : paysage et territorialisation de l'île

Dans *L'Isolé soleil* publié en 1981, Daniel Maximin retrace trois siècles d'histoire de la Guadeloupe en donnant corps à des généalogies de familles dont l'histoire, les relations, les savoirs sont intimement liés au volcan de la Soufrière. L'histoire de la Guadeloupe telle que Maximin la rapporte se développe au pied et sur les pentes du volcan. Emblème identitaire, le volcan de la Guadeloupe correspond à une personnalité guadeloupéenne définie comme de « type éthiopien », et celui de la Martinique, la montagne Pelée, à une personnalité de « type hamitique ». Le volcan est définitivement connu et fréquenté. L'histoire des arbres se transmet, les bienfaits des sources sont appréciés et le Club des montagnards est présent. La toponymie, les noms des massifs

Les lieux du cœur

sont énumérés, le volcan est définitivement connu des scientifiques, et cette maîtrise permet l'inscription d'histoires d'amour et de généalogies familiales.

« Tu as voyagé avec ton toi, vers le village, où tu n'avais pas ta maison. Et tu t'es installée à Saint-Claude, au pied de la Soufrière.

« Tout le corps du volcan te protège du souvenir depuis ces trois ans de ton retour. Son panache de fumerolles très visible message depuis ta chambre jusqu'à la Lézarde et l'habitation Flamboyants d'où ta mère-Rozette surveille ton silence rassurant pour sa réputation.

« Comme toute femme-volcan, ton silence plus encore que ton cri sait tenir le monde en respect des futures explosions.

« Saint-Claude semble si loin du monde. Comme si le danger suprême de l'éruption volcanique reposait l'esprit des petites peurs de circonstance humaine. Refuge des plus grands : le gouverneur Sorin y a sa résidence et l'amiral Robert, haut-commissaire de Vichy aux Antilles, aime y retrouver l'oubli de Fort-de-France. Refuge des plus malades, avec l'hôpital du camp Jacob, rempli des visiteurs venus le dimanche de tout le tour de l'île. Refuge des plus fous, avec l'asile d'aliénés au Premier Plateau, où tu as obtenu une place d'institutrice, en vérité totalement libre de tes activités avec ces enfants de tous âges dont personne n'attend plus rien. »

(Maximin 1981 : 150-151)

Lorsqu'on craint une éruption de la Soufrière en 1976, certains des résidents des alentours du volcan, au lieu de suivre le mouvement d'exode du Sud de la Basse-Terre vers le nord ou la Grande-Terre, refusent d'être évacués. Cette passion du volcan et l'ancrage de ses habitants forment la trame du roman du même auteur, *Soufrières*, publié en 1987. Les romans de Daniel Maximin traduisent bien l'inscription de certaines parties de la population antillaise dans un paysage décrit comme lieu

de projection des histoires individuelles, familiales et sociales. À ce titre, ces romans, et ceux de Simone Schwarz-Bart que nous n'avons pas retenus ici car ils ne traitent pas de la Soufrière, marquent un tournant dans la description paysagère.

Joël Bonnemaison nous a appris que les paysages sont des lieux de production de territoire car des origines réelles ou mythiques – plus que des généalogies strictes –, s'y inscrivent. L'histoire de la littérature guadeloupéenne – et le même mouvement pourrait être esquissé pour bien d'autres îles de la Caraïbe – est exemplaire de ce processus de territorialisation de l'île. Les écrivains ont peu à peu transformé l'environnement en paysages, lieux d'inscription de l'histoire de l'île et du lien social. Ce furent les écrivains Blancs créoles puis ceux de couleur qui sont à l'origine de ce passage de la description d'un environnement à coloniser ou exotique à celle d'un paysage approprié. Il reste à montrer de quels événements politiques et de quelle histoire foncière cette évolution littéraire est l'écho.

BIBLIOGRAPHIE

- Bonnemaison (J.), 1981. « Voyage autour du territoire ». *L'Espace géographique*, X (4) : 249-262.
- Bonnemaison (J.), 1985. « De la nature de l'espace à l'espace de la culture ; Images sociales et culturelles d'un espace insulaire ». *L'Espace géographique*, XIV (1) : 33.
- Bonnemaison (J.), 1990-1991. « Vivre dans l'île : une approche de l'îlément océanique ». *L'Espace géographique* (2) : 119-125.